

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 24 (1987)
Heft: 869

Artikel: 450e de l'université de Lausanne : où donc avait passé le XIXe?
Autor: Gavillet, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1019718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Où donc avait passé le XIX^e?

■ (ag) Les robes n'étaient pas romaines, ni les barrettes cardinales, donc le cortège qui, cérémonialement, s'avancait dans la nef gothique ne devait pas être une procession. Les clercs de l'Académie se souvenaient de la naissance théologique de leur institution. 450 ans plus tard, ils se sont, comme on dit dans le langage mondain, ressourcés. La célébration fut très belle et très digne.

Ceux qui s'exprimèrent, s'interrogeant à haute voix sur la vocation présente de l'Université, devaient aussi laisser parler la mémoire, cette reconnaissance par le souvenir (qui dit le toujours connu, le reconnu). LLEE de Berne ne pouvaient être oubliées, au titre de fondateurs. Ils furent ceux de la première pierre et maîtres du Château pour deux siècles et demi.

Mais ce qui surprenait, ce fut, dans une étonnante concordance des allocutions, l'absence de mémoire pour tout le XIX^e siècle, qui demeure le siècle I de la souveraineté vaudoise.

Le souci du Grand Conseil de donner, dès 1806, un statut légal à l'Académie est la première de ces étapes qui par Charles Monnard, Louis Ruchonnet et Eugène Ruffy firent de la Haute Ecole une Université. Célébrant sa naissance, l'Université oubliait sa majorité.

Il est vrai que les clercs et le pouvoir ont pu connaître des conflits. Mais l'omission du XIX^e siècle n'était pas une revanche sur les épurations imposées par Druet: le porte-parole des toges universitaires avait salué, protocolairement et avec respect, les vestons noirs des autorités.

L'effacement du XIX^e siècle a pourtant un sens objectif.

Je sais bien qu'une cérémonie n'est pas un cours d'histoire, que l'évolution de l'Université, XIX^e compris, a été présenté dans des cahiers spéciaux, notamment par la *Gazette de Lausanne*, qu'une exposition historique est ouverte au Musée de l'Ancien Evêché, etc...

Mais encore, significatif! Le logo du 450^e nous fait passer directement de la Cité à Dorigny. Le Palais de Rumine, où siège pourtant toujours le Sénat de l'Université, semble n'avoir été qu'une halte pour un séjour transitoire avant le grand déménagement extra-muros.

L'omission du XIX^e tient peut-être à ce que son idéologie ne prépare plus les interrogations des temps présents.

L'Université est aujourd'hui correctement alimentée par le budget; malgré des restrictions de personnel, elle peut former des milliers d'étudiants; au rythme des nouvelles constructions, elle est équipée de façon moderne. Elle jouit d'une assez grande autonomie. Pas de tension importante avec l'autorité politique, ni de rejet du peuple vaudois.

Dans les rangs des étudiants, nul mouvement contestataire observable. L'Université n'est perturbée par aucun courant historique; en roue libre dans une société qui lui fait une grande place: sa responsabilité, autonome, d'autant plus grande.

Le XIX^e siècle lui assignait une mission: faire progresser la connaissance, donc l'humanité et manifester par son universalité la cohérence du savoir.

Mais aujourd'hui l'enseignement est éclaté à la fois sous l'effet du nombre des étudiants qui exige des maîtres plus nombreux et par la spécialisation toujours plus poussée de la recherche. Le développement est buissonnant, sans véritables échan-

ges interfacultés, sans garantie de cohérence et d'avancée sûre.

Les liaisons du savoir, quand elles sont explorées, sont rarement thématiques, mais portent plutôt sur les instruments de connaissance; d'où l'importance accordée partout à la linguistique, à la sémiologie, aux outils de communication et d'analyse.

On comprend que, dans cette perspective, l'étude des textes bibliques avec des outils linguistiques nouveaux, dans un esprit de libre examen, qui était l'enseignement des premiers professeurs de l'Académie à la Renaissance ait paru plus proche que le progressisme du XIX^e siècle, Viret plus contemporain que Ruffy. Les capacités nouvelles de certaines disciplines qui touchent à la vie, médecine, biologie, posent de surcroît de difficiles et nouveaux problèmes éthiques.

L'Université peut fuir en avant pour échapper à ces interrogations-là: s'affirmer dans la croissance, le management, le buissonnement, car l'interrogation réflexive est difficile, angoissante.

Au jour anniversaire, sous le décorum, cette inquiétude, que traduisait l'omission du XIX^e siècle, était perceptible. A sa manière vaudoise, l'Université découvrait le post-modernisme.

Qu'en restera-t-il dans les lendemains de fête? L'histoire, d'ailleurs, ne se laisse jamais éluder, même vaudoise.

La B.D. reste à Sierre

■ (mam) Entendu l'autre jour à la radio romande, un responsable du festival de la bande dessinée de Sierre notait la proximité du Salon du livre et de la presse de Genève, qui cette année a attribué un prix de 25 000 francs à un auteur de BD. Impérialisme genevois; concurrence déloyale à une manifestation culturelle originale parce que tenue hors de l'axe lémanique?

Pour l'éditeur Pierre-Marcel Favre, le problème ne se pose qu'à ceux qui veulent bien être dérangés. La distance spatiale et temporelle qui sépare les deux rencontres exclut toute concurren-

rence. L'organisateur rappelle que le Salon genevois a connu le succès que l'on sait malgré le Salon de Paris, tenu à peine deux mois auparavant. Son but est d'inclure et non d'exclure. Une foire de l'imprimé ne peut pas faire abstraction de la BD, ceci d'autant moins que certains éditeurs de livres "classiques" font également de la bande dessinée, nous ne pouvons tout de même pas demander à Albin Michel de venir sans ses BD. Pour ce qui est des prix, la politique du Salon de Genève est d'offrir une récompense par catégorie, il n'y a donc rien d'extravagant à en donner un aussi pour la bande dessinée qui, qu'on le veuille ou non, est un phénomène bien vivant ... les visiteurs de l'excellent festival sierrois n'auront pas attendu 1987 pour s'en convaincre.